Document generated on 08/11/2025 7:19 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Être d'ici

Émile Ollivier

Number 28, May–June 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20780ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ollivier, É. (1987). Être d'ici. *Nuit blanche*, (28), 46–47.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÊTRE D'ICI

La composition ethno-culturelle de notre littérature, sans être protéiforme ou cosmopolite, a évolué dans la voie de la diversité. Le romancier montréalais d'origine antillaise Émile Ollivier nous raconte comment s'est posée pour lui la question de l'identité.

par Émile Ollivier

Il y a quelques années de cela, Wole Soyinka dont l'œuvre vient d'être couronné par la plus haute distinction en littérature, le prix Nobel 1986, critiquant la conception de la négritude des pères de ce mouvement, Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, avait déclaré avec une certaine ironie: «Le tigre n'a pas besoin de prouver sa tigritude; il se jette sur sa proie et la dévore.» En choisissant Soyinka, l'académie de Stockolm reconnaît non seulement le talent de celui qui a su porter jusqu'à sa plus grande exigence son métier d'écrivain, mais encore le courage de celui qui a pu faire, risque combien périlleux! de la littérature, une arme de choix dans la bataille pour l'humanisation de millions d'êtres relégués, depuis des siècles, dans la marginalité et l'exotisme.

L'automne 86 a vu aussi la consécration de l'œuvre de Michel Foucault. Ouvrages, numéros spéciaux de revues, articles de journaux ont rappelé que ce philosophe a remis en question la notion d'identité, milité contre les lieux d'enfermement, choisissant ainsi le camp de la liberté. «La liberté, disait-il, est le garant de la liberté.»

Quand la revue ***Nuit blanche*** m'interroge aujourd'hui, sur mon être d'ici, être fait d'enracinements multiples, spontanément, je me réfère à ces deux événements littéraires de l'automne dernier. Qu'ai-je à dire, moi, enfant de la Caraïbe des chaleurs, sur mon être d'ici enveloppé de froidure?

Transgresser les limites

J'appartiens à une génération qui n'a pas eu pour responsabilité d'affirmer son identité. Quand je suis arrivé sous le soleil de la raison, mon état civil était constitué. J'avais appris avec Césaire, Senghor, Jacques Roumain, Baldwin et d'autres, que je pouvais rugir et qu'il n'était pas nécessaire de proclamer ma tigritude. En arrivant au Québec, j'avais d'autres tâches plus urgentes qui m'attentaient: sortir des limbes d'une pensée qui s'apparentait à un sommeil dogmatique; panser les blessures d'une expérience douloureuse, celle de la dictature en Haïti, garder une disponibilité pour des tâches de libération nationale et mener une vie à hauteur d'Homme.

Dans un tel contexte, les premiers gestes que j'ai eu à poser, furent, avec quelques camarades haïtiens, de questionner le type de subjectivité qu'on avait voulu nous imposer, de produire une analyse critique des limites qui nous avaient été imposées et de jeter quelques balises sur l'importance et la nécessité de les transgresser. Des revues comme ***Nouvelle optique*** et plus tard ***Collectif paroles***, des ouvrages tels ***Haïti quel développement***, ***Trente ans de pouvoir*** ont constitué pour moi des lieux où se sont matérialisées ces différentes préoccupations.

À la même époque, le Québec vivait les pleins feux de la Révolution tranquille: un pays cherchait sa voie. Spontanément, l'appel de cette cause a eu des résonnances en moi, bien que par moments j'étais inquiet: l'air du nationalisme, avec ses relents de repli, ne risquait-il pas de devenir irrespirable pour l'être venu d'ailleurs? Des voix, celles particulièrement qui s'exprimaient dans le cadre de la revue ***Liberté***, celles de Godbout, de Jean-Guy Pilon, d'André Belleau, de Paul Chamberland et de tant d'autres, ont touché certaines de mes fibres souterraines.

Mes tympans résonnaient du hurlement des grands vents d'hiver qui lacèrent les visages. Des objets étranges, exotiques: tuques, bottes, mitaines... me devenaient familiers. Des mots nouveaux, des jurons entraient dans mon vocabulaire. Je parlais de gadoue, de poudrerie, je référais aux objets sacrés pour maudire la vie et ses petits malheurs.

Les certitudes évanouies

Puisque je n'étais pas un voyageur sans bagage, j'apportais avec moi, au Québec, d'autres tonalités: tam-tam des nuits tropicales, senteurs des fleurs et des fruits de la Caraïbe, parfums d'épices.

Pendant un quart de siècle environ, habité par une escouade de fantômes querelleurs, il m'a fallu lutter pour vivre ma vie d'ici. Lavé, lessivé par des bordées de neige et des crues du printemps, il m'a fallu lutter contre l'oubli.

Aujourd'hui, je me réveille, à la fin d'un millénaire, à l'approche de la cinquantaine, mes vaisseaux brûlés, dépouillé de mes certitudes.

J'étais certain, avec tous les camarades de l'exil, j'étais assuré que nous pourrions participer activement à la production de notre Histoire, de celle de ce pays perdu dans la mer caraïbe, de ce peuple presque oublié de la terre et des dieux et être enfin maîtres de notre Destin. Voilà que cette Histoire se fait sans nous. Notre Destin trouve sa logique dans un ailleurs qui le programme à notre place.

J'avais pensé que le progrès, la raison, la modernité avaient fait reculer les bornes du racisme. Voilà que de partout, j'assiste à la poussée des forces irrationnelles, à la montée sauvage de la discrimination, de l'exclusion, signes évidents qu'il souffle encore un vent de folie dans la tête des hommes.

Les années 60 avaient proclamé l'Homme maître et possesseur de la Nature, selon le vœu de Descar-

tes. On s'aperçoit aujourd'hui que même si les bornes de l'ignorance ont reculé, les modes de production se sont avérés des modes de destruction de la nature.

Sans illusion, sans certitude, dans la nudité de la déréliction, comment, au bout du compte, se porte mon être d'ici? Bien! Dans ce territoire où peuples et langues sont incroyablement mêlés, où le séjour est offert à part entière, je garde espoir que l'arbre ne cache pas la forêt et j'applique systématiquement le précepte de Gaston Miron: je place ma voix à la bonne hauteur et je dis ce qui est.

Après avoir publié *Paysage de l'aveugle* au C.L.F. (1977), Émile Ollivier a fait paraître ses deux plus récents romans chez Albin Michel, *Mère-Solitude* (1983) et *La discorde aux cent voix* (1986). ■

Jean Jonassaint
LE POUVOIR DES MOTS LES MAUX DU POUVOIR
Des romanciers haïtiens de l'exil
Arcantère/PUM, 1986; 22,00 $

Au moment où les récents événements politiques viennent d'éveiller une certaine curiosité à l'égard d'Haïti, Jean Jonassaint nous invite à découvrir tout un pan de la littérature haïtienne à travers une série d'entretiens avec dix romanciers de la diaspora.

Derrière un titre hyperbolique, qui inscrit d'emblée l'écriture dans la problématique du pouvoir, cet ouvrage rend compte d'une littérature haïtienne du *dehors*, non pour exacerber la nostalgie de l'exil, mais plutôt pour démontrer que la migration peut être source d'une grande productivité. Insérés dans un pays d'adoption, comme Roger Dorsinville au Sénégal, ou bousculés par l'exil, comme Cauvin Paul aux États-Unis, les romanciers interrogés témoignent de leur situation particulière, partagés entre ce pays d'accueil où ils écrivent et leur pays d'origine où ils sont rarement lus (85% de la population d'Haïti est analphabète). En reprenant les questions de Jean-Paul Sartre, «pour qui, pourquoi et comment écrire?», Jean Jonassaint va directement à l'essentiel, met au jour les contradictions de chacun et force les écrivains à préciser le sens de leur démarche. Traversés par une certaine notion de la littérature nationale, ces entretiens soulèvent donc de façon privilégiée le problème de la réception des œuvres haïtiennes de la diaspora et abordent, entre autres, la question de la langue d'écriture relativement au phénomène de la diglossie créole/français.

Le projet de l'auteur, qui est également directeur de la revue ***Dérives***, dépasse le simple recueil d'entretiens. Le livre comprend des notices biobibliographiques, des extraits de romans et un «après-propos» qui présente une brève analyse du roman haïtien. La multiplicité des lieux de production (Québec, France, États-Unis, Afrique) entraîne un éclatement de la littérature nationale d'où il ressort, selon M. Jonassaint, que les romans du *dehors* se caractérisent par une modernité à la fois formelle et thématique alors que les romans de l'intérieur maintiennent la tradition littéraire haïtienne. L'hypothèse, fort intéressante, demanderait sans doute à être nuancée car, en homologuant la modernité à la diaspora et la tradition au roman de l'intérieur, l'auteur tend à introduire une certaine confusion notamment au sujet de ***Colère*** et ***Folie*** de Marie Chauvet, écrits en Haïti, mais classés romans de diaspora.

Si le titre pouvait évoquer l'image d'un certain pouvoir politique, en fin de parcours, il semble que ce soit davantage le pouvoir de l'institution littéraire que désire questionner Jean Jonassaint. En dévoilant l'existence de romanciers de la diasposa haïtienne, l'auteur nous révèle à la fois son projet et son rêve: donner une place à une littérature naissante, en quête d'un public. Voilà «une belle invitation à connaître une littérature» (p. 12). ■

Céline Babin

Émile Ollivier
LA DISCORDE AUX CENT VOIX
Albin Michel, 1986; 19,95 $

Diogène Artheau, un sexagénaire, «fin lettré», en rupture avec la médiocre société qui l'entoure et Madame veuve Carmelle Anselme, une corpulente femme du peuple, vivent côte à côte dans une ancienne demeure bourgeoise décrépite, divisée en deux modestes logis. Une vaste véranda commune occupe l'avant-scène. Nous sommes rue Kafourel, aux Cailles, une petite ville fictive située quelque part en Haïti. Sur le muret, de l'autre côté de la rue, quatre adolescents désœuvrés observent en rigolant le spectacle quotidien de ces deux êtres qui s'entredéchirent. Tout autour, la ville tisse ses intrigues, émet ses règles et ses interdits déterminant les individus qui, tels des pions sur un échiquier, se retrouvent en position de pouvoir, de prestige ou de discrédit.

Dès l'ouverture, ***La discorde aux cent voix*** met en place tout un dispositif d'ordre théâtral. Par une habile mise en abyme, le récit établit son propre pacte de lecture, prévenant l'éventuel «spectateur» des débordements, exagérations et infractions aux règles du genre. Puis, s'enclenche une série de micro-récits imbriqués les uns dans les autres qui, comme autant d'errances dans les coulisses de la scène première, tracent les inextricables liens qui à la fois unissent et séparent les personnages. Le ton humoristique, frôlant la parodie et parfois le fantastique, côtoie des descriptions réalistes ou de précises analyses de la société. Et, ce foisonnement de registres, cette synthèse de genres constituent un roman dense, rythmé, captivant.

L'événement central est le retour de Denys Anselme après 15 ans d'exil. Cet être blessé qui substitue «un sens dionysiaque de la vie à la grisaille du réel» (p. 141) bouleversera son entourage: Clairzulie (sa sœur), Carmelle Anselme (sa mère), Céleste (l'épouse de Diogène), les adolescents et toute la ville. Mais, cette focalisation sur les habitants de la rue Kafourel n'est peut-être qu'un leurre, un déplacement. Denys Anselme ne serait-il en fait que le grain de sable qui, introduit dans un système social ayant déjà perdu ses assises, finit par le disloquer complètement?

Après ***Mère-Solitude*** (1983) Émile Ollivier nous offre un second roman où, contrairement à son titre, la richesse et la variété des voix composent un ensemble harmonieux; une lecture fascinante. ■

Céline Babin